

Les Socialistes Russes et la Guerre russo-japonaise

Lettre à la Rédaction du «*Mouvement Socialiste*»

Georges Plékhanov

Source: «Le Mouvement socialiste», 6^e année, n° 136, 15 mai 1904, pp. 45-52.

Vous me demandez mon opinion sur la guerre russo-japonaise, mais après ce qu'ont dit là-dessus les socialistes des différents pays dans le numéro du 15 mars du *Mouvement Socialiste*, il me reste, je crois, peu de chose à ajouter.

Ce qui se passe maintenant en Extrême-Orient, prouve une fois de plus, combien avait raison notre Congrès Socialiste international de Bruxelles de 1891, en affirmant que « *toutes les tentatives ayant pour objet l'abolition du militarisme et l'avènement de la paix entre les peuples, ne sauraient être qu'utopiques et impuissantes si elles n'atteignent pas les causes économiques du mal* ». Tant que les causes aperçues par le Congrès dans le régime de l'exploitation de l'homme par l'homme et dans la lutte des classes qui en est la conséquence, tant que ces causes existeront, il serait vraiment utopique d'espérer l'avènement de la paix universelle. Cette paix, les capitalistes des différents pays dans leur butte acharnée pour l'accroissement des débouchés, sont forcés de la troubler de temps à autre. Tant que nous aurons le capitalisme, nous aurons la guerre – ou la paix armée qui, à la longue ne coûte pas moins cher.

Cette situation déjà mauvaise a empiré ces dernières années, et la cause en est dans ce que le tzarisme, malgré toutes les blagues qu'on a débitées sur les tendances pacifiques d'Alexandre III et de Nicolas II, n'a jamais voulu la paix, a été forcé de rechercher la guerre, grâce à la situation intérieure de la Russie. Le gouvernement de St-Petersbourg espérait qu'un conflit avec une puissance étrangère lui permettrait de se refaire un peu de popularité et de remonter dans l'opinion des « fidèles sujets russes », de moins en moins enclins à admirer les beautés du régime despotique. L'équilibre politique, toujours instable dans le régime capitaliste devenait encore plus instable par la politique aventurière du tzarisme. Ce qui devait arriver arriva : nous avons la guerre.

Il s'agit seulement de savoir si les calculs de ceux qui mènent par le nez le malheureux mannequin du Palais d'Hiver, ont été justes. Pour que la guerre puisse être profitable au tzarisme, il faut qu'elle soit victorieuse. Mais jusqu'à présent, c'est aux Japonais qu'est resté l'avantage. Notre escadre du Pacifique est presque anéantie à l'heure qu'il est, et pourtant, au début de la guerre, elle ne le cédait presque en rien à la flotte japonaise comme armement et nombre des vaisseaux. Si nous avons essuyé défaite sur défaite, si nos mines n'ont fait sauter que nos propres bâtiments, si nos torpilleurs ne réussissent à couler que des navires non armés, tandis que les Japonais ont détruit quatre cuirassés, trois croiseurs et nombre de contre-torpilleurs, c'est à l'incroyable incurie et à la stupéfiante incapacité de nos chefs que nous le devons. Ce qu'on a vu à Port-Arthur dépasse les limites du vraisemblable.

Vous pouvez en juger par exemple par quelques extraits d'une lettre authentique émanant, évidemment, d'un officier à Port-Arthur et parue dans l'organe de notre bourgeoisie libéral « Osvodojdénéié », publié à Stuttgart :

« Nos chefs ne cessaient de nous dire que la guerre n'aurait pas lieu. Ils tenaient la plus grande partie des bâtiments en réserve tandis que les Japonais, eux devenaient de plus en plus provocants et se préparaient activement à la guerre. Ils avaient, six mois auparavant, déjà mobilisé leur flotte, fait de sérieuses manœuvres et acheté des croiseurs à l'étranger. Nos officiers savaient tout cela et en parlaient, mais nos chefs ne savaient rien ou ne voulaient rien savoir. Le 26 octobre au matin un vapeur étranger arriva et s'arrêta près de notre escadre, car on lui avait défendu l'entrée du bassin du port. Il stationna 4 à 5 heures puis leva l'ancre et partit le plus tranquillement du monde sans que personne ne songeât à l'inquiéter.

On est persuadé ici qu'à bord se trouvaient des chefs déguisés des torpilleurs qui nous attaquèrent ensuite. Ils ont naturellement tout observé et fait des croquis.

Le 25 juillet et le 26 août, exode général des Japonais de Port-Arthur et de Vladivostok.

Le gouvernement japonais leur envoya des navires spéciaux mais cela même ne fit pas réfléchir nos chefs et ne leur ouvrit pas les yeux.

Le 26 août les officiers en plaisantant faisaient des paris sur la façon dont la guerre serait déclarée. Ils disaient que les Japonais seraient des imbéciles, s'ils ne nous attaquaient dans la nuit même, en envoyant dix à vingt torpilleurs.

Le 27 septembre notre escadre devait lever l'ancre et aller je ne sais où, et on donna l'ordre d'être prêt pour 8 heures du matin. De sorte que le soir du 26 on n'était pas encore prêt. L'escadre était toute inondée de lumière et involontairement la pensée venait de la possibilité d'une attaque des torpilleurs ennemis. »

Quand cette prévision se réalisa, les Japonais eurent beau jeu.

« Comme les loups dans la bergerie, raconte l'auteur de la lettre, les torpilleurs japonais pénétrèrent dans notre escadre et firent leur œuvre. Pendant ce temps, celui qui était la cause du désastre, celui qui avait démoralisé et anéanti notre escadre, celui qui commandait la flotte depuis le cabinet de sa maison de vice-roi, celui-là dormait tranquillement et lorsqu'on le réveilla pour lui signaler quelque chose d'anormal, sur le raid de l'escadre, il répondit : « Je sais, ils s'exercent au tir ! » »

On pourrait croire à une trahison, si la bêtise pure et simple n'était évidente. Napoléon a dit des courtisans français, qu'un caprice de Mme Pompadour plaçait à la tête des armées françaises, pendant la guerre de sept ans, que tous, généraux en chef, généraux particuliers, ils étaient de la plus parfaite incapacité. C'est ce qu'il faut dire des chefs militaires russes que les Japonais battent avec une si incroyable facilité. Placés à leurs postes, non en vertu de leur mérite mais à force d'intrigues, ils n'ont aucune notion de leur propre métier.

Makaroff faisait exception, mais il a péri grâce à la désorganisation générale. Kouropatkine ne manque peut être pas non plus de caractère et de talent, mais que peut un seul homme quand le système entier ne vaut rien, absolument rien ! Un journal suisse racontait il y a quelques jours qu'en se rendant en Extrême-Orient, le commandant en chef de notre armée aurait pris avec lui un cercueil, sûr qu'il est de ne pas revenir vivant.

Je ne dis pas que notre défaite définitive soit tout à fait certaine. Dans la guerre l'imprévu ne perd jamais ses droits. Mais, il est très probable que nous sommes à la veille d'un Sedan. Et, dans tous les cas, il est hors de doute que nous essuierons encore beaucoup de désastres et que le but de la camarilla qui a provoqué nos désordres ne sera point atteint.

Elle comptait sur la guerre pour l'aider à affermir le tzarisme. Or le tzarisme sera bien affaibli et son prestige bien diminué au dedans comme au dehors. Et ce sera autant de gagné pour le peuple russe.

Quiconque lit un peu attentivement les journaux français a pu voir que le gouvernement de St-Pétersbourg a déjà beaucoup baissé dans l'opinion de la bourgeoisie française. Le Goliath qu'on croyait invincible et sur lequel on comptait pour régler son compte à l'Allemagne, s'est montré d'une faiblesse extraordinaire. Les bourgeois n'en reviennent pas d'étonnement et pourtant rien n'est plus naturel. Un écrivain militaire français dit avec beaucoup de vérité que « *l'état social afférent à chaque époque historique exerce une influence prépondérante non seulement sur l'organisation militaire d'une nation, mais encore sur le caractère, les facultés et les tendances de ses hommes de guerre* »¹. Or, notre état social ne peut que nous rendre faibles au point de vue militaire.

Le soldat russe a été célèbre par son courage et son endurance ; mais ces qualités de ses soldats, la Russie les devait avant tout à son état économique. Tant que son commerce extérieur était peu développé et que l'exportation des céréales ne se faisait qu'en de faibles proportions, le paysan russe, tout pauvre et tout opprimé qu'il était, se trouvait pourtant loin de la misère économique et physiologique qui en fait aujourd'hui un être famélique, proie facile des maladies. Un soldat qui, dans son enfance, a rarement mangé à sa faim ne pourrait être endurant. Ajoutez à cela que ce soldat ne supporte plus tranquillement toutes les injustices et toutes les barbaries de ses chefs, comme au bon vieux temps, mais devient mécontent à son tour ; il commence à réfléchir et à protester sourdement. Quant aux chefs, nous avons déjà vu que, dans la plupart des cas, ils sont des modèles d'incapacité et d'impéritie. Et il n'en pourrait être autrement !

Dans les écoles militaires, comme dans les écoles civiles, tout jeune homme capable, et de caractère énergique, devient suspect à ses supérieurs en vertu même de ses capacités. Il ne peut compter sur un avancement rapide, et, très souvent, indigné de ce qu'il voit autour de lui, il abandonne toute idée de service et passe du côté des révolutionnaires. Le mouvement révolutionnaire russe compte déjà plusieurs dizaines d'années et, parmi les innombrables victimes du Moloch impérial, qui saura vous dire combien d'hommes de talent périrent sur le gibet, dans les casemates des forteresses ou dans les déserts glacés de la Sibérie ?

Les talents vont à la révolution et à l'opposition. Il n'y a rien d'étonnant si très peu restent parmi ceux qui servent le gouvernement comme fonctionnaires civils ou officiers des armées de terre et de mer : tandis qu'au Japon, le gouvernement et la nation ne font qu'un, le mouvement socialiste n'y étant qu'à son début, chez nous un abîme existe déjà entre les gouvernants et tous les meilleurs éléments parmi les gouvernés. Le gouvernement russe est isolé et démoralisé par cet isolement même. Il ne saurait être que bien faible dans la guerre.

Les manifestations patriotiques autour desquelles la presse étrangère fait grand bruit ne sont que des « trucs » de la police, qui fait marcher à cet effet les personnages les plus suspects et jusqu'à des repris de justice. Le gouvernement lui-même semble avoir assez de ces manifestations, qui se font de plus en plus rares. En même temps le mouvement anti-militariste gagne du terrain. La social-démocratie fait tout son possible pour éclairer le peuple sur la vraie signification de la guerre.

Les *Comités* distribuent des proclamations révolutionnaires et leur voix trouve un écho parmi les ouvriers.

1 Les maîtres de la guerre, essai critique, par le lieutenant-colonel Rousset (page 4).

Voici, à titre d'exemple, deux résolutions prises, l'une à Tver, l'autre à Rostoff-sur-le-Don, dans des réunions clandestines d'ouvriers organisés. La première déclare :

« Les ouvriers organisés de la ville de Tver, comme un détachement de l'armée social-démocrate Russe, protestent, à l'unanimité, contre la guerre russo-japonaise entreprise par le gouvernement absolu sans l'assentiment du peuple.

Nous déclarons que cette guerre est nuisible aux intérêts du peuple : la mort prématurée de dizaines de mille ouvriers soutiens de leurs familles, l'incapacité au travail pour beaucoup d'entre les survivants, l'augmentation des impôts et la ruine, voilà ce qu'elle apporte à la masse déjà déshéritée. Nous déclarons que cette guerre a lieu dans l'intérêt de l'absolutisme et de la bourgeoisie, le premier voulant étouffer, sous le bruit des actions militaires, le mécontentement grandissant du peuple, et la seconde espérant, en cas d'une issue heureuse de la guerre, obtenir de nouveaux débouchés pour l'écoulement des marchandises.

Comme fraction de la Social-Démocratie universelle, nous tendons une main fraternelle à nos camarades social-démocrates japonais et nous nous associons à leur protestation contre la guerre, avantageuse seulement pour nos gouvernements et nuisible à la classe ouvrière sans distinction de langue et de nationalité.

Nous nous déclarons catégoriquement contre les guerres internationales en général et contre la guerre russo-japonaise en particulier, et n'admettons qu'une guerre : celle contre l'absolutisme et la bourgeoisie.

*À bas l'absolutisme ! À bas la guerre !
Vive la Social Démocratie internationale !
Vive la Social Démocratie Russe ! »*

Et voici la seconde de ces résolutions :

« Considérant :

1° Que la guerre est d'une part une conséquence de la politique d'accaparement suivie par le gouvernement du tsar en Extrême-Orient, dans l'intérêt de la bourgeoisie qui recherche des débouchés extérieurs, et dans l'intérêt du maintien du prestige gouvernemental tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ;

2° Que la guerre impose au peuple d'énormes sacrifices en hommes et en argent, traîne à sa suite la ruine des paysans, l'augmentation de la dépression économique et du chômage, même en cas d'une guerre victorieuse ;

3° Que tout le poids de la guerre retombe évidemment sur la classe ouvrière et les paysans, l'armée étant recrutée dans ces classes et le gouvernement leur imposant tout le poids des impôts ;

4° Que la guerre excitant et attisant les haines entre nations détourne l'attention du peuple des affaires intérieures du pays et empêche le développement de la conscience de classe du prolétariat ;

L'assemblée proteste contre la guerre et appelle tous les camarades à la guerre contre l'absolutisme, qui sans cesse traduit les intérêts des exploités et le propre intérêt de sa conservation.

En même temps, l'Assemblée reconnaissant que la Social Démocratie internationale est le seul espoir de paix universelle et de fraternité, envoie son salut aux ouvriers japonais qui ont protesté contre la guerre et exprime son entière conviction que ni cette guerre ni les complications de la politique internationale qu'elle pourra entraîner, n'arrêteront le développement de la social démocratie.

*Vive la fraternité des peuples !
À bas la guerre ! À bas l'absolutisme ! »*

Vous le voyez, camarades, nos ouvriers organisés sont animés d'un excellent esprit ; ils n'ont qu'à persévérer dans leur propagande et leur agitation pour porter un rude coup au tzarisme aux abois. Et, n'en doutez pas, socialistes, ce coup sera porté, puisque les prolétaires de la Russie sauront faire leur devoir.

Le *Tzarisme* tombé ou bien affaibli, ce ne sera pas encore la paix universelle dont l'ère ne commencera qu'avec la chute du capitalisme, mais une des grandes sources de la guerre et de la réaction sera tarie, un pas énorme vers l'affranchissement définitif sera fait. Nous n'aurons qu'à nous en réjouir nous autres, socialistes russes, et, avec nous, la social-démocratie des deux mondes.

Genève, 29 avril 1904.